

Guido M. Berndt et Roland Steinacher (dir.), **Das Reich der Vandalen und seine (Vor-) Geschichten**. Forschungen zur Geschichte des Mittelalters, volume 13. Éditions de l'Académie Autrichienne des Sciences, Vienne 2008. 337 pages avec 110 figures.

Ce volume est un compte-rendu du colloque qui a eu lieu en janvier 2005 à Vienne. Il contient dix-sept articles de chercheurs allemands, autrichiens, espagnols, français, hongrois, italiens et tunisiens, précédés d'un bref aperçu de l'histoire et de l'historiographie vandale d'après les sources écrites, par Frank M. Clover, en guise d'introduction. L'absence au colloque de chercheurs polonais et slovaques, indispensables pour une discussion sur la «préhistoire» des Vandales en Europe centrale, est regrettable. Dans ce résumé je vais parler surtout des études à dominante archéologique, dont le thème principal est l'identité vandale, ou plutôt les limites archéologiques dans la recherche de cette identité. Il est notoire que les traces archéologiques des Vandales en Occident et en Afrique du Nord sont très faibles, voire inexistantes. Dans le passé on a souvent exagéré la visibilité de ces traces – ne citons que le fameux exemple du «chasseur vandale» de la mosaïque de Bord-Djedid.

Le volume se divise en deux parties. La première est consacrée à la «préhistoire» du royaume vandale en Afrique, c'est-à-dire à au séjour des Vandales en Europe centrale et à leur migration à travers l'Europe. L'article de Peter W. Haider (p. 17–41) traite de la localisation géographique des Vandales en Europe centrale à la fin de l'époque de La Tène et à l'époque romaine. L'auteur examine des sources écrites (Strabon, Pline, Tacite, Ptolémée) qui situent les Vandales entre l'Oder et la Vistule et compare cette localisation avec des cartes archéologiques, essentiellement celles de Marek Oleǳki. La relation entre les Vandales «germaniques» et les Lugiens «celtiques», tous deux mentionnés par les sources écrites antiques sur

à peu près le même territoire, est cruciale. Ainsi, l'auteur compare la composition des «fédérations» lugiennes et vandales. Il précise que les auteurs grecs ne connaissent pas les Vandales. En revanche les Vandales sont attestés par les textes latins (Pline, Tacite etc.) mais rien n'est dit sur la parenté possible entre les Vandales et les Lugiens. Cependant Haider montre que certains peuples faisaient partie aussi bien de la fédération vandale que de la fédération lugiennne. Cela montre très probablement un changement de la situation politique dans la région durant l'époque romaine.

L'analyse des sources archéologiques, proposée par Haider est beaucoup plus discutable. L'auteur confond visiblement les cultures de Przeworsk, appartenant selon lui aux Lugiens, et celle de Luboszyce, dans le bassin de l'Oder (p. 35), attribuée habituellement aux Burgondes. Cette dernière est considérée par Haider comme vandale. Ainsi, selon lui, les Lugiens et les Vandales appartiennent à des traditions culturelles différentes. Il faut cependant rappeler la fameuse étude de Kazimierz Godłowski sur les *Superiores Barbari* (dans *Slovenská Arch.* 32/2, 1984) dans laquelle ce dernier a bien démontré qu'au deuxième siècle après Jésus-Christ, les Vandales sont attestés avant tout par la civilisation de Przeworsk, ce qui reflète bien l'opinion générale des archéologues polonais travaillant directement sur cette civilisation.

L'article de Florian Gauss (p. 43–57) est consacré à la définition des traits caractéristiques et des frontières des civilisations de Przeworsk et de Wielbark. Son objectif principal est de contester l'opinion de Volker Bierbrauer et des chercheurs polonais, selon lesquels les cultures de Wielbark et de Przeworsk se distinguent nettement et qu'on peut les attribuer la première aux Goths et leurs parents, par exemple aux Gépides, et la seconde aux Vandales. Gauss souligne que dans l'historiographie, deux approches de la culture archéologique existent: une approche «ethnographique», quand une culture donnée est attribuée à un peuple, et une approche «technique», quand les sites archéologiques similaires sont conventionnellement réunis dans un groupe pour faciliter le classement du matériel. Le deuxième approche paraît plus justifiée: les «cultures archéologiques» sont nos constructions théoriques, subjectives et peuvent donc correspondre ou non à un groupe humain qui se distingue des autres, par ex. à un peuple ou à une tribu.

Cependant, les civilisations de Przeworsk et de Wielbark sont une réalité archéologique difficile à nier. Chacune possède ses traits caractéristiques, qui ne sont parfois pas propres uniquement à cette culture, mais qui sont présents, dans une combinaison donnée, uniquement dans la zone de Wielbark ou dans celle de Przeworsk. La différence entre ces deux cultures est évidente. Elle concerne les pratiques funéraires (par exemple les tombes à armes à Przeworsk et leur absence à Wielbark, les nécropoles bi-rituelles à Wielbark et la domination des incinérations à Przeworsk), l'architecture domestique (notamment le nombre considérable des «longues maisons» à Wielbark) ou la culture matérielle (la céramique façonnée à la main, les types dominants

de fibules, par exemple A-VII-162-164 à Wielbark et A-VII-158 à Przeworsk, les bracelets à tête de serpent à Wielbark, pratiquement absents à Przeworsk etc.). Bien entendu, on peut toujours trouver quelques exceptions, mais c'est la statistique des découvertes qui est sans équivoques. Chaque des ces civilisations est le fruit de la synthèse d'éléments culturels différents. Des groupes et des sites frontaliers où les traits culturels se mélangent existent bien sûr, mais cela ne change rien quant à la distinction claire et nette entre les cultures de Wielbark et de Przeworsk.

L'article de Péter Proházka (p. 59–77) traite de deux découvertes «princières», très probablement funéraires, à Ostrópataka-Ostrovany, en Slovaquie. Ces découvertes, datant du troisième siècle, sont d'habitude attribuées aux Vandales. Proházka, qui a écrit une monographie importante sur ce sujet (2006), décrit l'histoire de la découverte, le contenu des tombes présumées et leur contexte culturel, notamment en comparaison avec les tombes des chefs de l'horizon Hassleben-Leuna. Helmut Castrius (p. 79–86) aborde la question de la royauté double chez les Vandales à l'époque romaine et ses bases religieuses. L'auteur montre que ce système est assez largement attesté chez les Barbares germaniques et non germaniques, dont il faut d'ailleurs compléter la liste par les Abasgues caucasiens (cf. Prok. BG 4, 3, 12).

Le seul article sur les traces archéologiques des migrations des Vandales à travers l'Europe est celui de Jörg Kleeman (p. 87–96). C'est un résumé très intéressant concernant les sites tardifs de la culture de Przeworsk. En ce qui concerne l'Occident, le matériel qui témoigne de la présence des Vandales reste rare – en fait ce sont quelques fibules en arbalète, originaires d'Europe centrale. Ces découvertes se prêtent à différentes interprétations, y compris celle de l'installation des Barbares «envahisseurs» ou bien celle des Barbares au service de Rome. Les datations de ces fibules sont parfois larges, comme pour les fibules d'A-VII-158, de grande taille, qui existent aussi bien dans la période D1 (par exemple Dobrodzien) que D2 (par exemple Wolfsheim) et même D2/D3 (par exemple Smolin). Bref, ce matériel occidental est très insuffisant pour en tirer des conclusions convaincantes.

Deux articles sont consacrés à l'Espagne. Javier Arce (p. 97–104) retrace les grandes périodes de l'histoire de la présence vandale dans la péninsule ibérique entre 409 et 429. Joan Pinar et Gisela Ripoll (p. 105–130) examinent les preuves archéologiques de la présence vandale en Hispania. Ils passent en revue les découvertes du cinquième siècle du type «barbare», dont certaines appartiennent à une mode «princière» internationale et d'autres (des fibules en arbalète «ordinaires» danubiennes et černjahoviennes), ne pouvant pas être l'objet d'imitations, sûrement liées à la présence réelle de Barbares «orientaux», Vandales, Suèves, ou Goths. De nouveau, la rareté et la dispersion du matériel rendent toute interprétation très hypothétique. Comme en Gaule, les dates de ces découvertes peuvent être parfois l'objet d'une discussion. Ainsi la célèbre tombe du chef militaire

à Beja, en Portugal, contenait une plaque-boucle (fig. 13.2) de la période D2 ou D2/3 (à comparer Kertch et Regöly), une épée à garde cloisonnée (fig. 13.1), typique de la période D2/D3 et enfin une boucle cloisonnée (fig. 13.3) dont la date peut correspondre à la période D3. Comme Christoph Eger a démontré tout récemment (communication au colloque «Romania-Gothica II», à Budapest, le 2 octobre 2010), le pommeau de l'épée de Beja a des parallèles aussi bien en Europe occidentale et centrale que très loin à l'Est, dans le Caucase du Nord. Ce premier chapitre est clos par l'article de Guido M. Berndt (p. 131–147) sur la migration des Vandales en Gaule-Espagne-Afrique où une interprétation des sources écrites est proposée.

La deuxième partie est consacrée au royaume vandale africain et contient neuf études. La première est celle de Philipp von Rummel (p. 151–182), auteur d'un récent ouvrage fondamental sur le costume barbare. Rummel examine les questions de la migration, de l'installation et de l'identité des Vandales en Afrique du Nord à travers les sources archéologiques et aborde la situation générale dans cette région à l'époque vandale. L'auteur souligne le nombre insignifiant de Vandales (tout au plus quatre vingt mille personnes) par rapport à la masse de la population d'Afrique romaine (trois millions personnes). D'autre part il montre que l'impact négatif de l'invasion vandale en Afrique du Nord est exagéré, ou du moins que les sources archéologiques n'en ont pas fourni les preuves. Du même, l'activité économique d'Afrique vandale n'a pas subi de crise, l'archéologie montre le contraire.

Une autre question abordée par l'auteur est la présence vandale en Afrique du Nord d'après les sources archéologiques, qui sont très peu nombreuses. Ce sont avant tout quelques tombes isolées avec des épitaphes, contenant notamment des noms germaniques, ainsi que quelques sépultures avec un mobilier vestimentaire: une sépulture masculine d'Arifridos à Thurburbo Majus et des tombes féminines avec des fibules ansées. L'auteur pense que le costume vandale en Afrique ne se distinguait pas de celui des Romains, même s'il accepte l'origine germanique des fibules ansées. Selon Rummel, les objets découverts dans les tombes présumées vandales viennent d'ateliers méditerranéens et représentent avant tout un indice social. D'autre part, les Romains, d'après les données iconographiques, connaissaient le costume féminin du type peplos, le même que portaient les femmes germaniques orientales. Même si l'attribution du costume féminin pose des problèmes, nous allons le voir, on peut en général adhérer à la thèse de Rummel sur la romanisation profonde des Vandales, y compris leur habit.

La question du costume germanique en Afrique du Nord est également examinée par Christoph Eger (p. 183–195). Il exprime un point de vue contraire à celui de Rummel. Eger démontre, à juste titre, l'appartenance des fibules ansées d'Afrique du Nord à la tradition «barbare» d'Europe centrale. Il me semble également que les fibules méditerranéennes occidentales du type Pistoja, bien attestées en Afrique, remontent elles aussi à des

prototypes germaniques orientaux (voir par exemple les fibules du type Cholet).

En résumant les points de vue opposés de Rummel et Eger, il faut souligner que les costumes masculin et féminin ont en général une signification différente dans les sociétés archaïques. Le costume masculin, en tout cas celui connu par des sources archéologiques européennes de l'époque romaine et du Haut Moyen Âge, est surtout significatif de la position sociale de son porteur et peu parlant sur les origines de l'individu. En revanche, le costume féminin est plus traditionnel, voire «ethnographique». Les fibules ansées d'Afrique, y compris celles à tête semi-circulaire et pied élargi vers l'extrémité sont incontestablement originaires d'Europe centrale et orientale, aussi bien que la plaque-boucle cloisonnée de l'horizon Untersiebenbrunn venant de Kudiat-Zateur ou encore les appliques géométriques en or – le lieu de leur fabrication n'a pas d'importance. Ainsi les parures féminines des tombes nord-africaines contiennent des éléments germaniques, ou, pour être plus exact, «orientaux». D'autre part l'habit féminin du type peplos, attesté dans des tombes d'Afrique est bien connu chez les Germains orientaux. En revanche le port de deux fibules sur les épaules dans le monde romain est attesté seulement sur des images à caractère mythologique ou allégorique, et jamais sur des représentations de femmes réelles des cinquième et sixième siècles. Certes, les riches parures découvertes dans les tombes d'Afrique vandale sont un indice incontestable de la position sociale élevée de leurs porteuses, ce qui ne contredit pas la présence dans leur contexte d'objets «barbares». Il est aussi vrai que le costume féminin germanique, appartenant aux groupes vandales dirigeants était prestigieux et pouvait donc être imité par les Romaines. Mais le travail de l'archéologue ne consiste pas à délivrer des cartes d'identité vandales ou romaines aux défunts nord-africains, mais à comprendre la culturogenèse de cette région.

L'article de Fathi Béjaoui (p. 197–212) sur les découvertes récentes, essentiellement des dix dernières années, de l'époque vandale en Tunisie s'ajoute au bloc des articles sur l'archéologie de l'Afrique du Nord. L'auteur traite en premier lieu d'inscriptions, notamment à El Gousset, El Erg, El Ounaissia.

Plusieurs articles sur le thème nord-africain sont écrits par des historiens. Celui d'Yves Modéran (p. 213–225) est consacré aux relations entre les Vandales et les Maures. Ceux-ci sont, tout comme les Vandales, un peuple en construction, avec des communautés très diverses, dont l'attitude envers des Vandales n'était pas uniforme. Si la dépendance des Maures du royaume vandale avant 484 est claire, en revanche, une rupture se produit vers 484 entre les Vandales et les Maures. L'auteur pense que la pression de la masse des Maures est une des raisons de l'imposition par les Vandales du pouvoir royal renforcé et de la promotion de l'Eglise arienne, pour renforcer l'enracinement des Vandales en Afrique comme une entité à part. L'article d'Andreas Schwarcz (p. 227–231) sur la religion arienne, l'identité vandale et la politique religieuse représente la suite logique de l'étude de Mo-

déran. L'auteur montre l'évolution de cette politique dans le temps.

L'étude d'Alessandra Rodolfi (p. 234–242) révèle, à travers Procope et d'autres auteurs de l'époque, comment l'identité africaine apparaît et change dans la propagande byzantine. Avant la guerre de 533, le royaume vandale est traité par les Byzantins comme ami, mais à partir de 533 leur attitude change. La population romano-africaine est présentée alors comme victime des Vandales et l'armée de Bélisaire intervient pour la sauver. En réalité, la différence entre les Romains et les Vandales en Afrique est, selon Rodolfi, beaucoup moins importante. Roland Steinacher (p. 243–260) étudie dans son article la question de l'identité vandale en Afrique du Nord. Le rôle des élites militaires y est souligné, ainsi que celui de l'arianisme, en tant qu'instrument de la politique vandale.

Les deux derniers articles du volume sont de nouveau consacrés à l'archéologie. Mais ils sont de caractère plus général et leurs sujets dépassent le cadre vandale. L'étude de Gian Pietro Brogiolo et d'Alexandra Chavarria Arnau (p. 261–281) est consacrée aux preuves archéologiques de l'installation des Barbares dans le milieu rural romain. Une attention spéciale est portée aux Lombards, bien étudiés en Italie. Les auteurs montrent des exemples archéologiques de l'installation des Barbares dans les villae romaines du cinquième au septième siècle en Gaule, en Espagne et en Italie et citent de nombreux témoignages des sources écrites, y compris ceux sur les Vandales. Il fallait peut être y ajouter les cas de découvertes des objets du type Černjahov dans des villae aquitaines ainsi que des exemples venant de Pannonie romaine (Kővágószőlős: T. Vida, Hortus Artium Medievalium 132/2, 2007, p. 325, fig. 4). L'architecture domestique barbare – les fonds des cabanes – est également étudiée comme preuve de l'installation barbare. Les auteurs soulignent la diversité des Barbares, ce qui implique les formes différentes de leur installation et de leur acculturation.

L'article final du volume est celui de Sebastian Brather (p. 283–293). Il représente en quelque sorte la conclusion de la composante archéologique du volume et traite de l'apport des études du costume et des rites funéraires pour l'identification des anciennes populations. Brather est l'auteur d'un grand ouvrage dans lequel il soutient la thèse qu'aucune identification ethnique n'est possible d'après le costume funéraire. En revanche il souligne à juste titre le rôle du costume comme marqueur social. L'auteur considère, aussi à juste titre, que la tombe n'est pas l'image réelle du défunt, mais est soumise aux contraintes rituelles et correspond en quelque sorte à la position sociale du défunt, à sa religion et à son âge.

La thèse de Brather reflète bien la tendance actuelle, venant de l'archéologie anglo-saxonne, mais qui est en fait née dans les recherches soviétiques de l'époque stalinienne des années 1930 («école de Nikolai Marr»). Celle-ci niait totalement toute possibilité d'identification ethnique du mobilier archéologique et même l'existence des ethnies dans les temps anciens. Sans nier la justesse des observations sur le rôle sociale du costume et sur le contenu «social» des pratiques funéraires, il faut faire

tout de même quelques remarques sur la justesse de cette position.

Ainsi, le costume »régional« et »ethnographique« est une réalité évidente, difficile à nier, aussi bien de nos jours que dans les périodes antique et médiévale. Pour l'époque des Grandes Migrations et le Haut Moyen Âge on les voit notamment dans les modes vestimentaires régionales, relevées par les cartes de diffusion des objets, facilement vérifiables par les témoignages des sources écrites sur la localisation géographique des différents peuples barbares. Citons à titre d'exemple la cartographie du costume germanique oriental à deux fibules ansées sur les épaules, des plaques-boucles gépides et gothiques à tête d'aigle, des fibules »thuringiennes«, des fibules antes du type de Dniepr, des fibules »solaires« alaines du Caucase du Nord ou encore les fibules cruciformes apsilés et abasgues de Tse-belda. La diffusion de ces éléments culturels correspond, quoi qu'on dise, à la géographie des »peuples« barbares concrets, même si des objets similaires sortent parfois très loin de la zone principale de leur diffusion. Ce sont des faits facilement vérifiables (à condition de connaître le mobilier archéologique et les sources écrites) et aucun discours théorique ne peut pas les faire oublier.

L'identification purement »sociale« du costume des populations anciennes ne permet pas de trouver une explication plausible à la diffusion des objets »ethnographiques« telles que les petites fibules en bronze, originaires d'Europe centrale, sans valeur intrinsèque, en Gaule du Sud ou en péninsule ibérique. En fait, quel intérêt, quel avantage social avaient les Gallo-Romains et les Hispano-Romains à porter ces objets »étrangers«? Je partage l'opinion des chercheurs qui pensent que dans les sociétés archaïques, les objets du costume féminin »ordinaire« se déplaçaient dans l'espace presque uniquement avec leurs porteuses.

En fait, pour le costume archéologique, il faut bien distinguer la mode »ordinaire« des populations barbares, et la mode »princière«. Cela est surtout typique pour l'habit féminin, où le costume de la »classe moyenne« et des groupes sociaux dépendants est pratiquement toujours »ethnographique«. Dans le costume prestigieux, »princier«, les particularités ethnographiques sont beaucoup moins visibles, voire inexistantes, Brather a bien démontré cela sur l'exemple de la famille de Stilichon (fig. 2 de son article). Cela s'explique par le caractère international de la culture matérielle princière de l'époque, où les insignes du pouvoir et d'une haute position sociale l'emportaient sur le reste. Ce costume prestigieux est tôt ou tard imité par la population »ordinaire«, d'où le phénomène de diffusion large et rapide des modes vestimentaires germaniques orientales en Espagne ou franques en Gaule du Nord.

Quand on parle de l'ethnicité du costume ancien, il faut bien entendu prendre en compte le fait que les »peuples« des Grandes Migrations et du Haut Moyen Âge sont des groupes très hétérogènes et souvent, selon Reinhard Wenskus, l'adhérence des gens à une entité politique définit leur »ethnicité«. C'est seulement grâce à une longue cohabitation des groupes d'origine diverse

qu'une culture matérielle commune, étudiable par les méthodes archéologiques, apparaît. Or, les Vandales, lors de leurs migrations à travers l'Europe, représentent plutôt une armée errante, tandis qu'en Afrique, ils deviennent avant tout les classes dirigeante et guerrière. Il est donc difficile de parler d'un peuple et encore plus difficile de saisir ses traces archéologiques, les articles publiés dans le volume présent en sont la preuve.

Caen

Michel Kazanski